

ORTHODOXIE

N° 204 | | OCTOBRE 2023

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES
SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,
PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA
TÉLÉPHONE
0616804541

Nouvelles

Plaise à Dieu, il y aura une
liturgie en Suisse
dimanche le 6 (19)
novembre.

Le dimanche après ce
sera à Mirabeau.

Le calendrier pour 2024 et
prêt.

Vôtre en Christ,



Les malheureux, vous le
savez, sont aussi
prompts à espérer que
prêts à se plaindre, s'en
prenant toujours à ce
qu'on a oublié de faire.

st; Basile le Grand
(lettre à Martinien)

SOMMAIRE

- HOMÉLIE POUR LE DIMANCHE AVANT
L'ÉLEVATION DE LA VIVIFIANTE CROIX
- SAINTS MARIS, MARTHE, AUDIFAX ET
ABACUM, MARTYRS
- SATYRES, GÉANTS ET DRAGONS
- L'EXÉCUTION DU TSAR NICOLAS II
- HOMÉLIE CATÉCHÉTIQUE
- AU SUJET DE LA LETTRE DU CHRIST
- CONSIDÉRATIONS

Tant que tu as des pieds, cours pour mener à
bien ton œuvre, avant d'être entravé dans ces
liens dont il est impossible de se défaire. Tant
que tu as des doigts, fais sur toi quand tu
pries le signe de la croix, avant que ne vienne
la mort. Tant que tu as des yeux, remplis-les
de larmes, avant que ne les recouvre la
poussière. De même en effet que la rose
expire et se flétrit sous un souffle de vent, de
même [il suffit qu'un souffle emporte] un seul
des éléments qui sont en toi, et tu meurs.
Mets dans ton cœur, ô homme, la pensée que
tu dois t'en aller. Ne cesse pas de te dire :
Voici que le messenger qui me poursuit se tient
à la porte. Pourquoi rester immobile ? Le
départ est pour l'éternité, et il n'y aura pas de
retour.
saint Isaac le Syrien

HOMÉLIE POUR LE DIMANCHE AVANT L'ÉLEVATION DE LA VIVIFIANTE CROIX

par l'évêque Théophane Kerameus (+ 1152)



Venez aujourd'hui, assemblée aimant Dieu, célébrer la fête de l'élévation de la Croix qui donne la vie. J'entends la voix divinement douce de l'Évangile, qui aborde le mystère de la crucifixion, en prenant pour exemple le serpent d'airain que les Israélites avaient accroché au bâton de bois. Et pour moi, les lectures deviennent précurseurs et annonciateurs de la vénération de la Croix. Tournons donc attentivement notre regard vers les mots tout illuminés de l'Évangile en les utilisant comme une projection du sceptre royal.

Le Seigneur a dit : «Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, c'est-à-dire le Fils de l'homme qui est au ciel.» Il est bon qu'il ait dit cela. En effet, ce passage de l'Évangile, en vue de l'objectif du jour, a supprimé ce qui l'avait précédé. Ainsi, lorsque ce disciple de la nuit vint au Seigneur – vous comprenez certainement que je veux parler du pharisien Nikodème – et que le Sauveur lui enseigna ce qu'est la «naissance d'en haut», celui-ci, parce que son esprit était encore possédé par l'épaisseur juive, en vint automatiquement à des pensées d'utérus imaginant une naissance charnelle. Aussi, lorsque le Seigneur vit qu'il ne le suivait pas au plus fort de cette doctrine, il lui dit : «Personne n'est monté au ciel, si ce n'est Celui qui est descendu du ciel», comme pour dire : «Toi, Nikodème, tu n'es pas un homme, mais un homme : Toi, Nikodème, tu n'es pas sensible à la mystagogie céleste et tu cherches une explication humaine;» mais

«personne n'est monté au ciel» pour y introduire ces choses, ou «n'est descendu du ciel», sinon Celui qui est descendu du ciel et qui y enseigne ces choses, «le Fils de l'homme qui est dans le ciel».

Mais on pourrait dire : puisque, lorsqu'il a dit ces choses, il n'était pas encore parti au ciel avec la nature assumée, comme il l'a fait après sa résurrection du monde des morts, ce qui a empêché la Madeleine porteuse de myrrhe de le toucher, et que, l'envoyant aux apôtres, il lui a dit : «Je ne suis pas encore monté vers mon Père», comment donc dit-il ici que personne n'est monté au ciel, si ce n'est lui-même qui est descendu des cieux sur la terre ? Il manifeste ici la doctrine de l'union inexprimable du Verbe de Dieu avec nous, que les deux natures ont été indubitablement unies en une seule hypostase. C'est pourquoi, lorsque vous entendez «nul n'est monté au ciel si ce n'est Celui qui est descendu du ciel», cela signifie la Divinité du Verbe; c'est pourquoi il a ajouté «qui est dans le ciel». Il est vraiment naïf ici de vouloir dire la chair, qu'il était aussi au ciel alors qu'il conversait avec Nikodème, qu'il avait à ce moment-là trois dimensions et qu'il était confiné en un seul lieu. En revanche, il est incontestablement pieux de croire qu'il s'agit ici de la divinité suprême, qui est complètement en tout et au-dessus de tout. Le «Je ne suis pas encore monté vers mon Père», qui était dit pour réprimander le porteur de myrrhe, indiquait plutôt l'ascension physique. Il prédit ensuite la Passion et la Croix. C'est-à-dire : "Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi sera élevé le Fils de l'homme". Je pense que l'histoire dont il parle ici est claire pour la plupart des gens, mais afin de rendre l'image plus compréhensible pour nous, j'essaierai de l'interpréter brièvement et avec force en quelques mots.

Lorsque le peuple d'Israël fut conduit par Moïse à travers le désert, parce que son plaisir servile excitait le désir de gourmandise et qu'il rêvait de la satiété égyptienne comme un jeune coquin, il fut discipliné par des fléaux plus sévères; il fut attaqué par des serpents qui se glissaient dans le camp et qui versaient un poison mortel à ceux qu'ils blessaient avec leurs dents. Comme Moïse les voyait succomber les uns après les autres aux blessures des bêtes, il fit, sur les conseils divins, une statue de bronze représentant un serpent et neutralisa ainsi le pouvoir des vrais serpents. Et après avoir suspendu le serpent d'airain sur un lieu élevé à la vue de tous, il arrêta l'anéantissement du peuple par ces bêtes. En effet, quiconque voyait l'image du serpent, par une réaction secrète, la vue du serpent neutralisait le poison.

Que le serpent d'airain soit un type du Christ lui-même est clairement déclaré dans l'Évangile, et que les amoureux du Christ ne soient pas troublés par l'association du mystère avec cet animal répugnant. Même si le père du péché a été appelé serpent par l'Écriture sainte, et que ce qui est né du serpent, à savoir le péché, est certainement un serpent, synonyme de ce qui lui a donné naissance. En effet, l'Apôtre atteste que le Seigneur s'est fait péché pour nous, après avoir assumé notre nature pécheresse.» Celui qui n'a pas connu le péché», dit-il, «afin d'être péché pour nous». L'énigme est donc adaptée par analogie au Seigneur. En effet, parce que les vils serpents se sont répandus en rampant dans le genre humain et ont tué notre nature par les blessures du péché, c'est pour cette raison que Dieu prend l'image du péché, «à l'image de la chair pécheresse», comme le dit Paul, «en naissant», et ainsi l'homme est libéré du péché par Celui qui a pris la forme du péché et est venu vers nous qui avons été livrés au serpent; par Lui, la mort causée par les blessures est empêchée, et les serpents périssent avec la Passion de la Croix. Et la mort qui vient des serpents a été abolie, c'est-à-dire l'impiété, mais les plaies n'ont pas cessé. En effet, le désir de la chair contre l'esprit n'a pas entièrement disparu, et les blessures du désir sont souvent infligées aux vertueux. Mais celui qui regarde vers Celui qui a été élevé sur le bois, repousse la passion et neutralise le poison par la crainte de Dieu comme par un médicament. Regarder vers la Croix, c'est devenir dans toute sa vie un mort au monde et un crucifié, rester immobile

devant tout péché et fixer son esprit charnel sur la crainte de Dieu, comme le dit le psalmiste. La tempérance doit être la règle qui liera la chair.

Une autre histoire montre que le serpent est un symbole du mystère de la Croix. Lorsque Moïse fut envoyé par Dieu pour faire sortir Israël de l'esclavage des Égyptiens, il dit à Dieu : «Et s'ils ne me croient pas, s'ils n'écoutent pas ma voix, que suis-je pour eux ?» Et Dieu lui dit : «Qu'est-ce que tu as dans la main ?» Il répondit : «Un bâton.» Et Il lui dit : «Jette-le à terre.» Il le jeta, et il devint un serpent. L'Éternel dit à Moïse : «Étends ta main et saisis la queue. Et elle devint un bâton dans sa main.» Remarquez ici que Celui qui est vraiment par nature le Fils de Dieu est comme un bâton du Père, car le bâton est un signe de royauté et de puissance. David dit en effet : «Ton bâton de justice est le bâton de ta royauté». Mais lorsqu'il l'a renversé en s'incarnant et en l'entourant d'un corps terrestre, il a pris la forme de notre méchanceté. Le symbole de la méchanceté est le serpent. Et comme le bâton de Moïse, lorsqu'il fut transformé en bête, dévorait les bâtons avec lesquels les magiciens égyptiens exerçaient leurs charmes, puis, lorsqu'il le reprit en main, il redevint ce qu'il était auparavant, de même le bâton de Dieu le Père, qui est le Fils, par lequel il domine sur toutes choses, a été fait à notre ressemblance dans le but de détruire les serpents spirituels, afin que les démons ne soient plus les dieux des nations. C'est pourquoi, après avoir accompli cette œuvre, il est retourné au ciel, dans la main du Père, et il est redevenu le bâton de la justice et de la royauté, et il s'est assis à la droite de celui qui l'a engendré, même dans la chair.

Le serpent représente aussi le Sauveur d'une autre manière; de même qu'il semblait être un serpent, mais qu'en réalité il ne l'était pas, de même le Seigneur «n'a pas commis de péché»; et il n'était pas juste que celui qui est bon par nature fasse l'expérience du mal. Mais pour les corrompus, il est apparu comme un pécheur; en effet, à l'aveugle qui a été guéri, ils ont dit : «Rendez gloire à Dieu, cet homme a été guéri» : «Rendez gloire à Dieu, cet homme est un pécheur». Mais à l'aveugle guéri, ils disaient : «Rendez gloire à Dieu, cet homme est un pécheur»; au glouton et à l'ivrogne, ils le traitaient de bouche béante.

Le Sauveur est aussi comparé au serpent, car le serpent n'a pas seulement un poison mortel, mais aussi un remède spécial qui neutralise le poison mortel. C'est pourquoi les médecins fabriquent, à partir de la chair des serpents, un antidote pour ceux qui ont été mordus par des serpents. De même, le Verbe de Dieu a façonné, à partir de la nature mortelle d'Adam, son corps qui a aboli la mort. Grégoire le Théologien dit même que le serpent doit être pris non pas comme un type du Seigneur, mais comme une copie, c'est-à-dire qu'il dit «le serpent d'airain est suspendu contre les serpents mordants, non pas comme un type de Celui qui a souffert pour nous, mais comme une copie; parce que le serpent d'airain, en neutralisant le poison de son espèce, a sauvé le peuple affligé; et notre Sauveur, lorsqu'il a été suspendu sur la Croix, a détruit le pouvoir des démons étrangers, et a sauvé le peuple qui lui était familier et semblable». Le saint père affirme donc raisonnablement qu'il s'agit d'une copie. Et selon le très sage Maxime, le serpent suspendu était un symbole de la mort, dont le serpent était devenu un consul. Et la bannière sur laquelle il était dressé représentait la Croix, tandis que la vue des blessés par les serpents vers elle est la confession des croyants. Par conséquent, quiconque confesse la mort du Christ d'une manière divinement appropriée, a la vie éternelle.

«Ainsi sera élevé le Fils de l'homme". Le «Fils de l'homme sera élevé» a une double signification : d'une part, sa fixation sur un arbre élevé, qu'il a acceptée pour nous; parce qu'il le fallait, puisque la terre a été sanctifiée par ses pieds impies et sa marche, et la mer par sa marche sur les flots, ainsi l'air peut-il aussi être sanctifié par son élévation sur la Croix; d'autre part, il déclare la gloire avec laquelle il a été humainement glorifié par la Croix. Car s'il est apparu qu'il était condamné, il condamne par là même le diable, le maître du monde, puisqu'il s'est montré

supérieur aux passions auxquelles l'homme était asservi, c'est-à-dire la douleur et le plaisir. Il a vaincu le plaisir sur la montagne, parce qu'il n'a pas changé les pierres en pain et ne s'est pas laissé convaincre par les autres conseils du tentateur; et il s'est montré supérieur à la tristesse, surtout au moment de la Passion, lorsque l'adversaire les a toutes attisées contre lui. Un disciple était un traître, les disciples étaient des fuyards, Pierre était un négateur, il y avait des couteaux, des torches et des épées, des coups de poing dans la mâchoire, des dos blessés, des faux témoins, des critères impies, des décisions inhumaines, des soldats qui s'amusaient après la triste décision avec des railleries, des moqueries, des insultes et des coups, avec le roseau, les clous, le fiel et le vinaigre et enfin la Croix. Quelle était donc la défense contre les coupables ? «Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font». Ainsi, après avoir vaincu la douleur par la longanimité, il vainc l'adversaire, nous montrant le chemin de la victoire contre lui. En effet, par l'abstinence des plaisirs, la douceur envers ceux qui nous troublent et la longanimité, nous devenons les imitateurs du Maître et nous gagnons, par la victoire sur le malin, le prix du royaume des cieux; puissions-nous tous y parvenir par la grâce de la Trinité super-lumineuse, «à qui appartient toute la gloire dans les siècles des siècles». Amen.

Les prêtres ne prient pas seulement pour les vivants et les défunts, mais aussi pour les plus malheureux de tous, c'est-à-dire les démons qui, malheureusement, bien que des milliers d'années soient passés, vont de mal en pis, se dégradant continuellement dans leur méchanceté.

Une fois même, un moine en avait beaucoup de mal et alors qu'il priait agenouillé, tombé à terre, il dit ces paroles-ci dans sa prière : «Toi, tu es Dieu et si tu veux, tu peux trouver une façon afin qu'ils soient sauvés eux aussi, les malheureux démons, qui, tandis qu'ils avaient une telle gloire au début, ils ont maintenant toute la méchanceté et toute la diablerie du monde et si tu ne nous protégeais pas, ils nous auraient tous ruinés.»

Pendant donc qu'il disait ces paroles priant avec douleur, il voit, à côté de lui, une tête de chien lui tirant la langue et se moquant de lui. Il semble que Dieu a permis cela pour informer le moine qui lui, est prêt à recevoir les démons pourvu qu'ils se repentent mais ceux-ci ne veulent pas se sauver.

De ce fait, on constate non seulement le grand amour des moines – qui acquièrent cette espèce d'amour divin qui ne connaît pas de bornes – mais de plus le grand amour de Dieu qui est prêt à sauver les démons aussi, malgré les milliers de crimes qu'ils ont faits, pourvu qu'ils se repentent.

SAINTS MARIS, MARTHE, AUDIFAX ET ABACUM, MARTYRS

L'an 270

fêtés le 20 janvier

Il est beau sans doute de voir des frères vivre en bonne intelligence et dans une parfaite concorde; mais ce concert semble être au plus haut point de sa perfection quand les frères se maintiennent ainsi dans la paix sous l'obéissance d'un père et d'une mère. C'est alors qu'on peut dire au père de famille ce qui est écrit au psaume 127, que «sa femme ressemble à une vigne féconde, et que ses enfants entourent sa table comme de jeunes branches d'olivier». La sainte Eglise nous offre aujourd'hui un bel exemple de cette union dans les illustres martyrs Maris, Marthe, Audifax et Abacum : le père, la mère et les deux enfants. Ils étaient Persans de nation, de race noble et riches mais animés d'un grand zèle de servir Jésus Christ en ses membres, ils vendirent leurs héritages, et emportant le plus d'argent qu'il leur fut possible, ils vinrent jusqu'à Rome qui, alors, était le théâtre ordinaire du martyre. Ils apprirent d'abord qu'un homme vénérable, appelé Cyrin, était retenu prisonnier au-delà du Tibre, après avoir été dépouillé de tous ses biens et très maltraité en son corps. Maris, sa femme et ses deux enfants allèrent le visiter et s'étant tous prosternés à ses pieds pour se recommander à ses prières, ils demeurèrent huit jours en cette prison avec lui.

Cependant ils assistaient de leurs biens le bienheureux Cyrin et ses autres compagnons. L'on voyait souvent ces vertueuses personnes se jeter aux pieds des saints confesseurs prisonniers pour laver leurs blessures, puis, par dévotion, répandre sur leurs têtes et celles de leurs enfants l'eau qui avait servi à un si pieux office.

En ce même temps, l'empereur Claude II, débarrassé des préoccupations extérieures qui pouvaient menacer sa couronne, se hâta de persécuter les chrétiens. Un premier édit confisqua les propriétés des fidèles. Bientôt on les condamna eux-mêmes à la déportation ou aux travaux forcés. Ainsi deux cent soixante chrétiens furent d'abord employés à l'extraction de la pouzzolane dans les arénaires de la voie Salaria. Le 1^{er} mars 269, ces confesseurs furent percés de flèches au milieu de l'amphithéâtre et leurs corps, portés hors la porte Salaria, furent jetés au feu. Déjà les flammes achevaient ces saints holocaustes quand nos saints Maris et Marthe, avec leurs enfants, y accoururent de nuit, et, aidés d'un saint prêtre appelé Jean, retirèrent du feu leurs ossements et les ensevelirent avec honneur en un souterrain sur la même voie puis ils s'en allèrent secrètement, par crainte de la persécution, au-delà du Tibre; ils s'enfermèrent deux mois dans une maison en laquelle le pape saint Félix célébrait les divins offices avec les autres chrétiens.

Maris, Marthe, Audifax et Abacum devaient payer de leur vie leur dévouement aux pauvres et aux persécutés de la ville de Rome. Claude venait de faire massacrer dans l'arène trois cents chrétiens à la fois. Maris et sa famille passèrent la nuit suivante à recueillir et à inhumer les restes des martyrs. C'était se désigner à la vengeance impériale. Le prêtre saint Valentin avait été arrêté et livré au tribun Astérius; mais comme la fille de ce tribun recouvra la vue à la prière du Saint, le père se convertit lui-même à la foi de Jésus Christ. Les saints Persans, ayant appris ces nouvelles s'en vinrent joyeux à la maison d'Astérius et y demeurèrent trente-deux jours, rendant grâces à Dieu pour ses grandes miséricordes. L'empereur, averti de ce qui se passait, fit arrêter tous les chrétiens qui furent trouvés en cette maison, entre autres Maris et Marthe avec leurs deux fils; il les livra au juge Muscien, avec commandement de les faire mourir par de cruels supplices s'ils refusaient de sacrifier aux dieux. D'abord, le président fit tous ses efforts pour abattre leur courage par ses belles paroles; voyant qu'il perdait son temps et sa peine, il fit battre à coups de levier Maris et ses deux enfants en présence de leur mère, qui les encourageait à souffrir. Ensuite on les étendit à force de cordes sur le chevalet, où, au lieu de plaintes, on n'entendait sortir de leurs bouches que ces paroles : *Soyez glorifié, ô Seigneur Jésus Christ, pour la faveur que vous nous faites d'être mis au nombre de vos serviteurs*. A cette vue, le juge, des torches ardentes, et que tout leur corps fût déchiré avec des ongles et des verges de fer.

Mais comme les martyrs persévéraient toujours dans les louanges et les actions de grâces, il les fit détacher de ces poteaux et leur fit couper les mains. Marthe était toujours présente à cette sanglante tragédie elle-même ramassa les mains de son mari et de ses deux enfants, avec le sang qui en coulait, et par dévotion elle en oignit son visage comme d'une

précieuse liqueur. Enfin, le tyran désespéra de vaincre des courages si constants; Marthe subit le même supplice que son mari et ses enfants; on leur suspendit les mains au cou, puis on les conduisit par la ville ainsi flagellés et mutilés. Le même jour, la sentence de mort ayant été portée contre eux, ils furent exécutés en un lieu appelé alors les Nymphes de Catabassi ! et maintenant la Nymphé sacrée, à treize milles de la ville, sur la voie Cornélienne, où l'on trouve encore les vestiges d'une ancienne église. Les corps du père et des deux fils furent jetés au feu par ordre du président, afin d'y être consumés et privés de la sépulture; on noya Marthe dans un étang; mais Dieu n'oublia point ses fidèles serviteurs. Une pieuse matrone fit recueillir leurs cendres que les chrétiens déposèrent, avec le corps de sainte Marthe, dans un *loculus* des catacombes. Leur décès arriva, le 20 janvier l'an 270, puisque la persécution ne commença qu'au mois de mars 269 et que l'empereur Claude mourut au mois de mai 270.

Depuis, leurs précieuses dépouilles furent transportées à Rome, en diverses églises, à Saint-Adrien, à Saint-Jean-Calybito, à Sainte-Praxède, d'où une partie a été aussi apportée en France, au célèbre monastère de Saint- Médard, à Soissons, que saint Grégoire le Grand appelait, par honneur, le père des monastères. Des portions de ces reliques furent aussi portées à l'ancienne abbaye des Bénédictins de Selghenstadt-sur-le-Mein, petite ville de l'ancien électorat de Mayence, qui appartient aujourd'hui au grand duché de Hesse- Darmstadt (elles y

furent mises par Eginhart, fondateur, puis religieux de cette abbaye); à Gemblours en Brabant (diocèse et province de Namur, en Belgique); à Pruymes, dans l'archevêché de Trèves; à Courtray, dans la Flandre occidentale. Les dames de Saint-Maur, à Davenescourt, possèdent une relique de saint Audifax.

Saint Grégoire parle des reliques de sainte Marthe, martyre, au troisième livre de ses Dialogues, ch. 30.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 1



L'humilité, même sans les œuvres, obtient le pardon de beaucoup de fautes; au contraire, les œuvres, sans l'humilité, ne servent à rien; elles nous préparent plutôt beaucoup de maux.
saint Isaac le Syrien

SATYRES, GÉANTS ET DRAGONS

Dans la Vie de saint Paul de Thèbes, écrite par le vénérable Jérôme, se trouve l'épisode où saint Antoine le Grand se dirige vers la grotte de saint Paul :

«Antoine, pensant tout étonné à ce qu'il venait de voir, ne laissa pas de continuer son chemin; et à peine avait-il commencé à marcher qu'il aperçut dans un vallon pierreux un fort petit homme qui avait les narines crochues, des cornes au front et des pieds de chèvre. Ce nouveau spectacle ayant augmenté son admiration, il eut recours, comme un vaillant soldat de Jésus Christ, aux armes de la foi et de l'espérance; mais cet animal, pour gage de son affection, lui offrit des dattes pour le nourrir durant son voyage. Le saint s'arrêta et lui demanda qui il était. Il répondit : «Je suis mortel et l'un des habitants des déserts que les païens, qui se laissent emporter à tant de diverses erreurs, adorent sous le nom de Faunes, de Satyres et d'Incubes. Je suis envoyé vers vous comme ambassadeur par ceux de mon espèce, et nous vous supplions tous de prier pour nous celui qui est également notre Dieu, lequel nous avons su être venu pour le salut du monde, et dont le nom et la réputation se sont répandus par toute la terre.

À ces paroles ce sage vieillard et cet heureux pèlerin trempa son visage des larmes que l'excès de sa joie lui faisait répandre, en abondance, et qui étaient des marques évidentes de ce qui se passait dans son cœur; car il se réjouissait de la gloire de Jésus Christ et de la destruction de celle du diable, et admirait en même temps comment il avait pu entendre le langage de cet animal et être entendu de lui. En cet état, frappant la terre de son bâton, il disait : *Malheur à toi, Alexandrie, qui adores des monstres en qualité de dieux ! malheur à toi, ville adultère qui es devenue la retraite des démons répandus en toutes les parties du monde. De quelle sorte t'excuseras-tu maintenant ? Les bêtes parlent des grandeurs de Jésus Christ, et tu rends à des bêtes les honneurs et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul !* À peine avait-il achevé ces paroles, que cet animal si léger s'enfuit avec autant de vitesse que s'il avait eu des ailes. Et s'il se trouve quelqu'un à qui cela semble si incroyable qu'il fasse difficulté d'y ajouter foi, il en pourra voir un exemple dont tout le monde a été témoin et qui est arrivé sous le règne de Constance; car un homme de cette sorte, ayant été mené vivant à Alexandrie, fut vu avec admiration de tout le peuple; et, étant mort, son corps, après avoir été salé de crainte que la chaleur de l'été ne le corrompît, fut porté à Antioche pour le faire voir à l'empereur.»

Je viens de lire des articles et de regarder des vidéos, concernant une exposition au Mexique, où on montre deux êtres momifiés, de plus de mille ans, au sujet desquels les scientifiques ne savent que proposer des théories et rien de plus. Voici une photo :



On a déjà découvert des squelettes humains de taille bien au-dessus de la normale. Par exemple, dans "<https://medjouel.com/un-geant-de-5-metres-de-haut-exhume-en-australie/>" : «Le gigantesque spécimen d'hominidé qui mesure près de 5,3 mètres de haut a été découvert près des anciennes ruines de l'unique civilisation mégalithique jamais trouvée en Australie,...» Voici une photo :



L'Écriture sainte en parle :

«Les géants étaient sur la terre en ces jours-là, et aussi après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes et qu'elles leur eurent donné des enfants, ceux-ci furent les vaillants hommes de jadis, des hommes de renom.» (Gen 6,4)

«Et nous y avons vu les géants, fils d'Anak, qui est de la race des géants; et nous étions à nos yeux comme des sauterelles, et nous étions de même à leurs yeux.» (Non 13,33)

«Les Emim y habitaient auparavant, un peuple grand et nombreux et de haute stature comme les Anakim ; ils sont réputés, eux aussi, des géants, comme les Anakim, mais les Moabites les appellent Emim.» (Dt 2,9)

En II Sam 21,16-22 et également I Chronique 20,4-8 en parle aussi.

Quand la science parle de dinosaures et en reconstruit des images, comment ne peut-on pas mettre ceci en lien avec les dragons dont parle l'Écriture sainte : Ps 91,1»; Jer 51,34, Apocalypse chapitres 12,13,16 et 20 ?

Les Vies des saints abondent en dragons, comme par exemple la vie de saint Georges le Victorieux.



Une ancienne infirmière, qui vit maintenant comme moniale, m'a témoigné d'avoir vu des êtres mi-homme mi-animal, dont elle s'occupait dans une clinique autrefois, et qui sont, bien sûr, cachés au public.

Parfois, on trouve de ces êtres, morts, dans la nature. Par exemple : «Dans le district municipal de Chris Hani, au sud-est de l'Afrique du Sud, est né un animal étrange. C'est un mouton qui a accouché de l'animal hybride. L'agneau a des allures de bébé mais il possède bien les sabots fendus et une peau très rose.» (<https://www.letribunaldunet.fr/>)

En photo :



a. Cassien

L'EXÉCUTION DU TSAR NICOLAS II

L'ordre d'exécution de la famille tsariste étant, comme toujours, un ordre issu du Sommet des sommets, il ne pouvait venir que de New York ! Eh bien, Jüri Lina nous confirme que, selon les documents extraits des archives soviétiques, Lénine, même s'il était d'accord, n'eût pas son mot à dire dans l'histoire ! En effet, contraints d'évacuer rapidement Ekaterinenbourg, les Soviétiques n'eurent pas le temps de détruire les bandes d'enregistrement télégraphique. Elles furent découvertes par les troupes de l'amiral Kolchak ... à la porte centrale de la ville. L'enquêteur Sokolov n'eût pas les moyens de les décrypter. Ce travail fut réalisé ultérieurement à Paris par un groupe de spécialistes du chiffre. Il en ressortit ceci : le président du comité central exécutif, Yakov Sverdlov avait expédié un message à Yurovsky. Il lui faisait savoir qu'il avait informé le banquier Jacob Schiff, siégeant à New York, de la progression rapide des armées blanches que Jacob Schiff lui avait donné en conséquence l'ordre de liquider d'urgence le tsar et la famille impériale. A noter que ... c'est la délégation américaine de Vologda qui transmet le télégramme à Sverdlov ! Sverdlov chargea donc Yurovsky d'exécuter l'ordre. Yurovsky s'enquit de savoir si cet ordre s'appliquait bien à toute la famille impériale ou s'il ne convenait pas de le limiter au chef de la famille, le tsar. Sverdlov lui confirma donc que cette instruction englobait tous les membres de la famille sans restriction. Yurovsky était directement responsable de l'exécution dudit ordre.

Lénine n'eut donc pas à prendre la décision personnellement. L'historien Radzinsky, voulant couper la relation New York – Moscou, a tenté d'affirmer que l'ordre venait de Lénine. Il n'y en a pas de traces dans les archives soviétiques.

Quelques années plus tard, le gouvernement soviétique tenta de récupérer les enregistrements télégraphiques et, à défaut, de minimiser leur signification. Il traqua spécialement l'expert Sokolov, l'homme qui en savait trop ! D'autant que Sokolov ne s'était pas arrêté en si bon chemin. Il mourut donc brutalement (!) sans que l'on sache si cette mort bizarre était imputable aux soviets ou à la maçonnerie ... mais c'est la même chose. En effet, Sokolov, entraîné par son enquête, était allé aux Etats-Unis, à la demande de son ami Henry Ford, pour l'assister et témoigner dans un procès engagé contre le Magnat de l'automobile par la banque Kuhn & Loeb à propos d'un ouvrage qu'il venait de publier et dont le titre était ... «*The international Jew*» ! En fin de compte, Sokolov réussit à faire éditer son ouvrage «*Le meurtre de la famille du tsar*», mais l'éditeur refusa de publier le chapitre relatif à l'intervention de Jacob Schiff ! Ce n'est qu'en 1939 que ce fait fût révélé. Il est désormais officialisé grâce à l'ouverture (partielle) des archives soviétiques.

Il est remarquable que les autorités soviétiques, afin d'éviter une véritable onde de choc populaire, n'osèrent pas révéler l'exécution de la famille tsariste. Ils se limitaient à celle du tsar. Prudent, Trotski refusa de jouer le rôle de procureur dans un éventuel procès public et posthume contre le «tyran» ! Il fit le commentaire suivant à l'un de ses proches : «L'exécution de la famille impériale était nécessaire, non seulement pour décourager l'ennemi et lui ôter tout espoir, mais pour traumatiser notre peuple et lui signifier qu'il n'y avait pas de retour possible».

Dans : Jüri Lina : *Sous le signe du scorpion*



Il n'est pas possible, en effet, quand nous marchons sur le chemin de la justice, que nous ne rencontrions pas de contrariétés, que notre corps ne soit pas éprouvé par la maladie et la fatigue, et que nous ne passions pas par diverses vicissitudes, si nous voulons vivre selon la vertu. Mais l'homme qui mène sa vie en suivant sa volonté propre, ou en étant dominé par la jalousie, ou en perdant son âme, ou en se livrant à d'autres choses nuisibles, est condamné. Si celui qui marche sur le chemin de la justice et se dirige vers Dieu avec de nombreux compagnons rencontre sur son chemin quelque-une de ces choses pénibles, il ne doit pas dévier de sa route, mais accepter la chose avec joie et simplicité, et remercier Dieu qui lui a accordé sa grâce et l'a jugé digne d'endurer des épreuves et de participer ainsi aux souffrances des prophètes, des apôtres et des autres saints qui ont supporté sur leur chemin des tribulations venant soit des hommes, soit des démons, soit de leur propre corps. Ces choses ne peuvent advenir sans un ordre de Dieu et sans qu'il les permette, afin qu'elles produisent en nous la justice. Il est impossible en effet que Dieu accorde à celui qui veut s'unir à lui un autre bienfait que de lui donner de porter des épreuves pour la vérité.

L'homme, par lui-même, ne peut se rendre digne d'une chose aussi grande que de subir l'épreuve pour obtenir ces dons divins, et de s'en réjouir; ce ne peut être qu'une grâce venant du Christ. Saint Paul en témoigne; cette chose est si grande qu'il n'hésite pas à appeler «charisme» le fait qu'un homme, parce qu'il met son espérance en Dieu, soit prêt à souffrir : «Il vous a été accordé ce don, non seulement de croire au Christ, mais encore de souffrir pour lui» (Phi 1,29). Et saint Pierre, dans son Epître, écrit : «Bienheureux êtes-vous quand vous souffrez pour la justice, car vous devenez participants des souffrances du Christ» (I Pi 3,14). Tu ne dois donc pas te réjouir quand tu es dans la prospérité, et, dans la tribulation, prendre un air triste, comme si tu pensais que ces épreuves sont étrangères à la voie de Dieu. En effet, depuis le commencement et de génération en génération, c'est par la croix et par la mort que l'on avance sur ce chemin. D'où vient que tu estimes que les afflictions rencontrées sur le chemin sont en dehors du chemin ? Ne veux-tu pas marcher sur les traces des saints ? Ou bien veux-tu avoir un chemin tracé spécialement pour toi, exempt de souffrance ? La voie de Dieu est une croix quotidienne. Personne ne peut monter confortablement au ciel. Nous savons où aboutit la voie de la facilité. Lorsque quelqu'un se donne à Dieu de tout son cœur, Dieu ne le laisse jamais sans souci, – sans souci de la vérité. C'est à cela qu'on reconnaît que Dieu prend soin d'un homme : il lui envoie sans cesse des afflictions.

Ceux qui passent leur vie dans les épreuves, la Providence ne permet jamais qu'ils tombent aux mains des démons, sur tout s'ils baissent les pieds de leurs frères, s'ils couvrent leurs fautes et les cachent comme si elles étaient leurs propres fautes. Celui qui veut être sans souci dans le monde, et qui, tout en le souhaitant, désire en même temps marcher sur le chemin de la vertu, est hors de ce chemin. Les justes, eux, non seulement combattent volontairement pour accomplir des œuvres bonnes, mais encore mènent un plus grand combat pour supporter des épreuves qu'ils n'ont pas cherchées, pour que soit éprouvée leur patience. Car l'âme qui a la crainte de Dieu ne redoute rien de ce qui nuit au corps, mais elle espère en Dieu, maintenant et dans les siècles des siècles. (discours 4)

Parmi les hommes, la pauvreté est méprisée; mais Dieu méprise bien plus une âme qui s'enorgueillit et un intellect qui s'élève. Parmi les hommes, le riche est honoré; auprès de Dieu, l'âme qui s'humilie.

Le silence est le mystère du siècle à venir, tandis que les paroles sont l'instrument du monde présent.

saint Isaac le Syrien (discours 5)

HOMÉLIE CATÉCHÉTIQUE

SAINT THÉOPHILE, ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE

Vous n'ignorez pas, mes frères, quelle crainte, quelle frayeur et quelle nécessité s'offrent à nos yeux, au moment où l'âme est séparée du corps. En effet, les armées et les milices ennemies, ainsi que les princes des ténèbres qui gouvernent le monde mauvais : autorités, dominations et esprits du mal, se réunissent près de nous et ils retiennent dans une sorte de frayeur l'âme, que conduisent tous les péchés qu'elle a commis sciemment et inconsciemment depuis son enfance jusqu'à l'âge où elle a été prise. Toutes ses actions donc se dressent pour l'accuser. Et concevez-vous dès lors dans quel tremblement l'âme se trouve à cette heure, jusqu'à ce que vienne la sentence et que sonne sa délivrance ? C'est pour elle l'heure de l'angoisse, jusqu'à ce qu'elle voie ce qui va lui arriver.

De leur côté, les armées de Dieu se tiennent en face de ces ennemis, et les bonnes actions aussi sont là près de l'âme. Et, elle qui se trouve entre (ces deux camps), elle se demande quelle crainte et quel effroi il va y avoir, jusqu'à ce que son jugement reçoive une sentence du juste juge.

Si elle le mérite, ces princes la prennent et l'entraînent, et désormais elle demeure sans inquiétude, selon qu'il est écrit : «En toi se réjouiront tous tes habitants». C'est alors que s'accomplit ce qui est écrit : «Les douleurs, les peines et les gémissements ont fui». En cet instant, après sa délivrance, elle part pour (jouir) de la joie au-dessus de toute louange et de toute parole qu'elle a acquise.

Mais, si elle se lève dans la négligence, elle entend la parole très douloureuse : «Que l'impie soit enlevé, afin qu'il ne voie point la gloire du Seigneur». C'est alors qu'elle est atteinte par le jour de la colère, le jour de l'angoisse et de la nécessité, le jour des ténèbres et de l'obscurité. Car elle est livrée aux ténèbres extérieures et au feu éternel, et elle est condamnée à être jugée dans le siècle sans fin. A ce moment-là où est la vanité du siècle ? Où la vaine gloire ? Où le plaisir ? Où l'attrait des divertissements ? Où l'imagination des plaisirs ? Où l'orgueil ? Où l'abondance des biens ? Où la famille ? Où le père, la mère et les frères ? Parmi (tout) cela, qui peut l'arracher au feu ardent et aux tourments cruels qui la retiennent ?

Et, s'il en est ainsi, comme nous devons être dans une sainte manière de vivre et comme nous devons nous conduire heureusement dans la crainte de Dieu ! Quelle charité nous devons posséder ! Quelle vie, quelle conduite, quelle carrière, quel modèle accompli et quelle vigilance (nous devons présenter) ! Aussi, si nous désirons posséder de tels (biens), mettons tous nos soins à paraître sans blessure et sans tache à la fin de notre vie, et à être dignes d'entendre la parole de celui qui a dit : «Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde». Par la grâce et la miséricorde de Dieu, à qui la louange dans les siècles des siècles ! Amen !

Nous ne pénétrons point dans les secrets de la Providence, et les hommes sont si faibles, qu'ils ne pensent qu'à ce qui leur frappe les sens. Nous nous affligeons quelquefois de notre propre bonheur, Dieu qui conduit toutes choses avec une extrême sagesse, souffre notre ignorance.

st Basile le Grand: lettre 329; à un intendant

AU SUJET DE LA LETTRE DU CHRIST

Le saint évêque de cette ville, (Edesse) homme vraiment pieux, moine et confesseur, m'accueillant avec bonté me dit : «Puisque je vois, ma fille, que, par piété, vous vous êtes imposé une si grande fatigue, de venir du bout du monde jusqu'à ces lieux, si vous l'avez pour agréable, tous les endroits qui font plaisir à voir ici à des chrétiens, nous allons vous les montrer.» Alors, rendant grâces à Dieu d'abord, puis à lui, je lui ai demandé instamment de daigner faire ce qu'il disait.

Il m'a donc conduite d'abord au palais du roi Abgar, et, là, il m'a montré une statue originale du roi, parfaitement ressemblante, d'après ce qu'on disait; elle est de marbre, aussi brillante que si elle était de perles; on voyait sur le visage de cet Abgar, rien qu'à le regarder, que c'était un homme vraiment sage et plein d'honneur. Alors le saint évêque me dit : «Voilà le roi Abgar qui, avant de voir le Seigneur, a cru qu'il était vraiment le fils de Dieu.» Il y avait aussi, auprès, une autre statue semblable, faite du même marbre, dont il me dit que c'était celle de son fils Magnus (Manou); lui aussi a de même quelque chose de sympathique dans le visage.

Puis, nous sommes entrés à l'intérieur du palais; il y avait là des fontaines pleines de poissons, telles que je n'en ai encore jamais vu, tant elles étaient grandes, tant leurs eaux étaient limpides et bonnes au goût. La ville n'a absolument pas d'autre eau actuellement que celle-là qui sort du palais, et qui est comme un grand fleuve d'argent. Alors le saint évêque m'a raconté l'histoire de cette eau, en ces termes : «C'était quelque temps après que le roi Abgar avait écrit au Seigneur et que le Seigneur avait répondu à Abgar par le courrier Ananias, comme il est écrit dans la lettre; au bout donc de quelque temps, les Perses surviennent et encerclent la ville. Mais aussitôt Abgar, apportant la lettre du Seigneur à la porte de la ville, avec toute son armée, fit une prière publique. Puis il dit ensuite : «Seigneur Jésus, tu nous avais promis que jamais un ennemi n'entrerait dans la ville, et voici qu'en ce moment les Perses nous attaquent.» Quand le roi eut ainsi parlé tenant dans ses mains levées la lettre ouverte, tout à coup il se fit une grande obscurité, mais en dehors de la ville, pour les Perses qui déjà approchaient si près de la ville qu'ils n'en étaient plus qu'à 3e mille. Mais alors l'obscurité jeta tellement le trouble parmi eux que c'est à peine s'ils purent établir leur camp et encercler la ville au 3e mille tout autour, trouble fut tel que jamais les Perses ne virent ensuite de quel côté entrer dans la ville, mais ils la gardèrent investie d'ennemis tout autour, au 3e mille, et ils la gardèrent ainsi pendant plusieurs mois. Dans la suite, voyant qu'ils ne pouvaient en aucune façon entrer dans la ville, ils voulurent faire mourir de soif ceux qui s'y trouvaient. Or ce petit monticule que vous voyez, ma fille, dominant la ville, en ce temps-là, c'était lui qui fournissait l'eau à la ville. Alors voyant cela, les Perses détournèrent cette eau de la ville et la firent dériver vers l'endroit où ils avaient établi leur camp. Or, au jour et à l'heure où les Perses avaient détourné l'eau, sur le champ, ces fontaines, voyez ici, jaillirent d'un seul coup, sur l'ordre de Dieu; depuis ce jour jusqu'à maintenant, elles continuent de couler ici, grâce à Dieu. Quant à l'eau que les Perses avaient détournée, elle s'est tarie à l'heure même, si bien qu'il n'y a même pas eu un seul jour de quoi boire pour ceux qui assiégeaient la ville, comme il apparaît aujourd'hui encore, car dans la suite jamais aucune sorte d'eau n'y a paru jusqu'à maintenant. Et alors, selon la volonté de Dieu, qui avait promis qu'il en serait ainsi, ils ont été obligés de rentrer sur le champ chez eux, c'est-à-dire en Perse. Et dans la suite, chaque fois que des ennemis ont voulu venir attaquer notre ville, on a apporté la lettre et on l'a lue à la porte; et sur le champ, conformément à la volonté de Dieu, tous les ennemis ont été repoussés.» Le saint évêque nous a raconté encore ceci : «A l'endroit où ces fontaines ont jailli, il y avait auparavant une plaine, à l'intérieur de la ville, au pied du palais d'Abgar. Ce palais d'Abgar était situé à une certaine hauteur, comme on s'en rend compte encore maintenant, vous le voyez. Car

c'était la coutume en ce temps-là, quand on construisait des palais, de les faire toujours sur des hauteurs. Mais une fois que ces fontaines eurent jailli à cet endroit, alors Abgar fit faire pour son fils Magnus (Manou), dont vous voyez la statue placée à côté de celle de son père, le palais qui est ici, mais de manière que ces fontaines soient encloses dans le palais.»

Après m'avoir raconté tout cela, le saint évêque me dit : «Allons maintenant à la porte par laquelle est entré le courrier Ananias avec la lettre dont j'ai parlé.» Quand nous sommes arrivés à la porte, l'évêque debout a fait une prière et nous a lu les lettres, puis nous bénissant, il a refait une seconde prière. Le saint évêque nous a raconté encore quelque chose, c'est que, depuis le jour où le courrier Ananias était entré par cette porte avec la lettre du Seigneur jusqu'à nos jours, la porte est gardée, pour éviter qu'aucun homme impur, aucun homme en deuil ne passe par cette porte, et que le corps d'aucun mort ne sorte par là. Le saint évêque nous a montré aussi le tombeau d'Abgar et de toute sa famille; il est très beau, mais fait à la mode d'autrefois. Il nous a conduits aussi au palais d'en haut, qu'avait eu en premier lieu le roi Abgar, et tous les autres endroits à voir, il nous les a montrés. Il y a aussi une chose qui m'a fait grand plaisir, c'est que ces lettres, aussi bien celle d'Abgar au Seigneur que celle du Seigneur à Abgar, que le saint évêque nous avait lues là, m'ont été remises par lui. J'avais beau en avoir des copies dans ma patrie, j'ai mieux aimé pourtant prendre celles qu'il m'offrait, craignant que le texte ne nous soit parvenu un peu moins complet dans notre patrie, car il y en a sûrement davantage dans celui que j'ai reçu ici.

Dans : Éthérie : Journal de voyage

«Saint Porphyre sourit et me dit d'un air enjoué : «Ne t'étonne pas, frère Marc, en me voyant bien portant et plein de force. Apprends la cause de ma guérison : tu admireras alors l'ineffable miséricorde du Christ, et avec quelle facilité il rétablit les situations dont les hommes désespèrent». Je le priai de me dire la cause de sa guérison, et comment il s'était débarrassé d'une si grave maladie. Il me répondit : «Voici quarante jours environ, comme j'assistais à la vigile du saint dimanche, je fus pris d'une indicible douleur au foie. Incapable de la supporter, je m'en alla m'étendre auprès du saint Calvaire. Là, par l'effet de l'excessive souffrance, j'eus une sorte d'extase. Je vis le Sauveur cloué sur la croix, et l'un des larrons attaché près de lui sur une autre croix. Et je me mis à crier, et à dire la parole du larron : *Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume*. Et le Sauveur, en réponse, dit au larron suspendu sur sa croix : «Descends de ta croix, et sauve cet homme couche la-bas, ainsi que tu fus sauvé toi même». Et le larron, descendant de sa croix, me prit dans ses bras, me baisa et, me tendant sa droite, me releva et dit : «Viens auprès du Sauveur». Aussitôt, je me lève je cours vers Lui : je le vois, descendu de sa croix, qui me dit : «Prends ce bois et garde-le.» Et, sitôt que prenant ce même précieux bois, je m'en fus chargé, je sorti de mon extase et le revins a moi. Depuis ce moment, je n'ai plus éprouvé de souffrance; je ne sens même plus l'endroit de mon mal.»

Dans la Vie de saint Porphyre de Gaza

CONSIDÉRATIONS

Quelques réflexions. Juste pour clore ce bulletin.

Qui peint l'icône : le pinceau ou l'iconographe ? Bien sûr, c'est l'iconographe et le pinceau n'est qu'un outil indispensable. Plus juste encore : l'iconographe ne réalise que le côté matériel de l'icône, et c'est l'Esprit saint qui la vivifie, lui donne une âme pour ainsi dire. C'est pour cela que l'iconographe ne signe pas l'icône, étant conscient qu'il n'est que le canal à travers lequel l'icône se réalise.

Pareillement, ce n'est pas le prêtre qui accomplit le mystère eucharistique, mais bien le Christ le Grand-Prêtre lui-même. Lors de la divine liturgie de saint Jean Chrysostome, le prêtre prie à voix basse : «Car, en vérité, c'est Toi qui offres et qui es offert, qui reçois et qui es distribué, ô Christ notre Dieu...» Lors de la divine liturgie de saint Jacques, le prêtre lit : «car c'est toi qui fais tout en toutes choses et en toutes choses nous cherchons ton aide et assistance...» Dans la prière de confession, il est dit : «que ce même Dieu te pardonne, par moi pécheur...»

Un bon iconographe sait aussi peindre avec un pinceau médiocre et usé. Le Christ, qui est la perfection même, n'est pas limité ou entravé par les faiblesses et passions du prêtre – le mystère s'accomplit !

Pour le chantre, ou celui qui prêche, cela peut se dire également.

De même pour toute l'Église, qui est composée d'hommes faibles et pécheurs, c'est ainsi, pourvu que ce soit vraiment l'Église du Christ et non une hérésie ou un schisme, qui n'est qu'une branche coupée et desséchée où la grâce de l'Esprit saint ne peut plus agir.

Soyons donc bien conscients que nous ne sommes qu'un instrument dans la main de Dieu, et que c'est bien lui qui fait tout en tous.

a. Cassien

A la laure des Sept Bouches qui est éloignée de sept stades de la laure de Saint-Sabas, demeurait un anachorète remarquable du nom de Jean. Il avait un disciple qui, considérant le mal fait par les Perses à la ville sainte de Dieu, demanda à l'ancien de lui dire si la ville serait prise par les ennemis. L'ancien d'abord hocha la tête en disant : «Comment saurais-je cela, étant un homme pécheur ? Mais comme le jeune homme continuait à l'interroger et à vouloir une réponse, l'ancien lui dit : «Je te dirai tout ce que Dieu m'a montré : Il a cinq jours, j'étais en train de m'entretenir de cela et de prier, je me vis enlevé devant le Golgotha et tout le peuple criait avec le clergé : *Seigneur, ayez pitié*. Regardant attentivement je vois notre Seigneur Jésus Christ cloué sur la Croix et la très sainte Mère de Dieu et Souveraine du monde en prière pour le peuple. Le Seigneur se détourna du peuple et dit : *Je ne les exaucerai pas car ils ont profané mon autel*. Ainsi donc tout en criant : *Seigneur, ayez pitié*, nous nous rendîmes à l'église de saint Constantin, mais moi j'allai à l'écart me prosterner à l'endroit où se trouvent les bois précieux de la précieuse et vivifiante Croix : je vois de la boue sortir de là et couler vers le Temple. Deux personnages vénérables se trouvaient là et je leur dis : *Ne craignez-vous pas Dieu car nous ne pouvons même pas le prier avec cette boue ? D'où vient une telle odeur en cet endroit ?* Ils répondirent qu'elle venait du clergé inique de ce sanctuaire, mais moi je leur dis : *Et vous ne pouvez pas nettoyer la boue pour que nous nous réunissions pour prier ?* Eux me dirent : *Crois-nous, frère ces lieux ne seront pas nettoyés autrement que par le feu*. En disant cela l'ancien se mit à pleurer et dit encore à son disciple : *Je t'affirme ceci, mon enfant, une sentence vient d'être rendue pour que je sois décapité; j'ai supplié instamment Dieu de me pardonner et il m'a révélé que c'est une sentence et qu'elle doit être complètement exécutée.* Il parlait encore quand les barbares vinrent à lui. Le disciple terrifié s'enfuit, mais l'ancien fut capturé et emmené par eux. Après le départ des barbares le disciple revint et, trouvant l'ancien mort; il pleura amèrement; puis il l'emporta et l'ensevelit avec les pères.